

« Jean »

de Mathis BOGAERS-DELEM

Note d'intention

« *Jean* » est une nouvelle relativement courte qui nous plonge dans le quotidien d'un avocat brillantissime, brillant mais aussi malheureux.

Cette nouvelle tente de refléter des angoisses, entre la peur de ne pas réussir et celle de réussir ce qui, au fond, ne compte pas.

Le personnage de Jean se détache de son microcosme dans lequel ses amis de toujours sont devenus des parents.

Jean, quant à lui, est seul.

Cette nouvelle se place pourtant sous le signe de l'espoir. Une rencontre en sera le symbole témoignant que, finalement, la solitude n'est pas une fatalité.

Pour Jean, le quotidien était monotone et excitant, un contraste qui ne l'avait jamais quitté. La vie de Jean fut toujours palpitante. Dans sa jeunesse, il était l'un des esprits les plus brillants de son microcosme et il était souvent salué par ses pairs. D'étudiant brillant à avocat respecté, sa carrière avait été une évidence pour ceux qui savaient reconnaître le talent. D'un dossier à l'autre, la vie de Jean était ardente, c'était l'exaltation de la nouveauté, le souffle d'une nouvelle vie. Et puis les années ont glissé sur cette jeunesse et ont fini par s'y insinuer, faute d'avoir trouvé un remède dissipant le temps. Alors, de son excitation, il ne lui restait plus que le sentiment d'un travail accompli, mais frappé de monotonie. Il n'avait jamais connu que réussite et éloges, et, jusqu'à ses trente ans, tous le jalouaient secrètement. Tous voulaient être lui, et il mentirait de dire qu'il n'aimait pas cela.

Le jour de ses cinquante ans, entre deux appels, il se mira quelques secondes. Pour un homme de cet âge, il demeurait fort séduisant, il avait vieilli comme un acteur, sans doute parce qu'il n'avait jamais su garder ses amours ni construire une famille. Ses yeux trahissaient une certaine satisfaction à se contempler, il était charmant, il le savait, mais son esprit, plus réservé lui, n'en voyait pas l'intérêt. Il laissa son regard se déporter sur son salon, il était éblouissant sans être ostentatoire, la définition même de l'élégance. Des voûtes discrètes, mais distinguées, des tableaux doux, mais travaillés, l'allure qu'il arborait était le signe même de la réussite. Jean habitait une maison magnifique, il l'avait achetée alors qu'il avait à peine trente ans, fort de sa réussite, et ne l'avait jamais quittée. Cette maison avait vu la vie passer, défiler, mais jamais s'installer. Il avait connu des passions, des amours, il avait cru à la stabilité, mais la réalité avait toujours fini par briser ses espoirs de consolidations. Avant de laisser son esprit divaguer plus que de raison, Jean s'installa sur son divan et se plongea dans un livre, sinon un refuge.

Il devait être dix-huit heures lorsqu'il quitta son roman pour aller s'habiller, il était invité à fêter son anniversaire chez des amis de longue qui, de leur côté, avaient fini par devenir des amants, puis, fatidiquement, des parents. Il portait une chemise blanche en lin, un pantalon de velours brun et des chaussures en cuir, lorsqu'il n'était pas coincé dans un costume, il était souvent complimenté pour son allure. Alors qu'il allait partir, il lança un dernier regard dans le miroir qui trônait à l'entrée et, son regard croisant le sien, il se détourna. Se plaire, oui, s'affronter, jamais.

La réception que le couple avait préparée était modeste mais chaleureuse. Leur maison était vivante, deux ou trois vêtements traînaient au salon, toute la vaisselle n'était pas rangée et leur fille la plus jeune était en pleine crise identitaire. C'était le parfait tableau d'une famille normale des années deux mille vingt. Autour d'une coupe de champagne, ils prenaient tous plaisir à se rappeler leurs bons souvenirs. Cette fois où Marie avait giflé une surveillante parce qu'elle avait osé marcher sur sa chaussure au collège ou encore cette enseignante d'Espagnol qui n'avait aucune pédagogie, mais dont l'humanité leur avait laissé un souvenir radieux. Mais les parents restaient des parents, alors, profitant d'un flot d'inattention de la part de leurs enfants, ils se mirent à parler notes et sports, vêtements et vacances, cadeaux de Noël et punitions. Peu à peu, la petite étincelle de Jean s'éteignait. Il sentait qu'il n'avait plus sa place, ni dans cette conversation, ni dans

cette maison, ni même dans la vie en réalité. Sur le fond tamisé d'une dispute à propos d'un cadeau trop cher, son esprit divaguait et, malgré sa lutte incessante contre l'introspection, son regard perdait de sa vivacité. Marie, toujours à l'affût, le coupa dans son élan :

- Tu dois en voir des choses au boulot Jean ! Ça doit vraiment être grisant d'être aussi libre !

Marie choisissait ses mots avec beaucoup de discernement pour ne pas prendre le risque de heurter.

- Libre, oui, c'est le mot... Répondit Jean sans grande conviction.

- Tu n'aurais pas une histoire folle d'avocats impétueux à nous raconter ?

- Pas vraiment.

- Ta vie est pourtant la plus dingue de nous tous !

- C'est vrai, à tel point que je me retrouve à fêter mes cinquante ans étouffé par la pitié de mes amis.

Le malaise imposé par la réponse de Jean était palpable, il avait embaumé la pièce comme le parfum marin d'une vague se brisant sur une falaise, pourtant il n'avait fait qu'accentuer la pitié qu'éprouvaient ses amis pour lui. Leur attention finit par être détournée par l'adolescente qui alertait sur la surconsommation de viande, elle y mettait beaucoup de cœur, sans doute trop, mais permit à Jean de ne plus être fusillé par des regards attristés, les parents étant trop occupés à la contredire simplement pour la contredire.

Après qu'il eut soufflé ses cinquante bougies, Marie tendit à Jean un paquet. À l'intérieur, se trouvait un journal, il était magnifique, d'un cuir brun, dedans les pages étaient légèrement jaunies. Marie lui souffla qu'il pourrait se remettre à écrire et ils retrouvèrent le temps d'un regard la complicité de leurs vingt ans. Jean finit par rentrer, l'esprit un peu embrumé par le champagne, avec son carnet sous le bras.

Une fois chez lui, dans son lit, le charme de sa maison était devenu écœurant. Ce soir, Jean avait affronté sa réalité et n'avait pas aimé. Il était le plus respecté de tous ses amis, le plus riche aussi, mais le plus seul. À ses trente ans, il était au paroxysme de son bonheur, il se remémorait le regard de ses amis, il était ivre de leur envie, il était fort, beau, tous le destinaient à un grand avenir. Sa mère était fière, elle parlait de lui à qui voulait l'entendre et ne tarissait pas d'éloges à son égard. À ses quarante ans, il s'était imposé comme un grand pont. Il était respecté, et avait connu tous les succès qu'une carrière pouvait offrir. Pourtant, il commençait à sentir le fossé se creuser indubitablement. Il était invité à toutes les fêtes de naissance des enfants de ses amis Il prenait plaisir à y aller sans trop se poser de questions. Parfois, l'envie de fonder une famille lui prenait, mais ne trouvant personne, il abandonnait. Chaque enfant de plus enfonçait un clou

très fin dans sa nuque. Il sentait cette petite étincelle, elle rompait un lien. Il était resté le plus jeune de ses proches qui avaient tous une vie cadrée, la sienne oscillait entre travail et amusements, jusqu'à ce qu'il n'ait plus personne avec qui partager cette jeunesse illusoire.

Il pleurait. Se remémorer ces souvenirs l'avait emmené tard dans la nuit, et, il pleurait désormais. Des larmes très silencieuses, douces, reposantes, c'était comme écouter la pluie lorsqu'il n'y avait pas de vent. Il n'arrivait pas à s'arrêter. Cela ne lui arrivait jamais, en temps normal, il se focalisait sur l'effervescence de sa vie et ne se donnait pas le temps de réfléchir, mais, ce soir, il pleurait. Il ne savait que faire ni même que penser, comment affronter sa propre vacuité ? Il sortit de son lit et arpenta chaque planche de parquet de sa maison, vide. Aucun enfant à aller embrasser, aucun animal à aller réconforter, aucune personne dont il fallait s'occuper, il n'y avait que des meubles magnifiques et des baies vitrées qui laissaient entrer toute la lumière de la nuit. Jean finit par s'endormir sur son canapé après s'être servi quelques verres de vin, sans doute trop pour un homme seul, mais, après tout, si Marie lui avait offert un carnet, il fallait bien qu'il renoue avec le spleen de l'écrivain.

Les journées continuèrent à passer, mais plus aucune excitation ne donnait vie à Jean, le déclic de ses cinquante ans avait été si violent qu'il ne pouvait plus s'y soustraire. Il avait du mal à aller travailler, il n'avait plus envie de s'habiller ou de se faire plaisir. Il n'était pas en crise, il était seul, livré à lui-même. Il avait le sentiment de revivre des angoisses adolescentes pourtant vaincues depuis si longtemps. Son teint devenait blafard. Il lui restait des moments où il se ranimait, tout de même, lorsqu'il voyait ses amis. Il renouait avec sa vie d'avant, celle ou ses amis étaient encore ses amis et non des connaissances mondaines avec lesquelles il plaisantait, non des « parents-amis » comme il aimait les appeler. Il y avait ces petits creux, qui persistaient entre deux verres de rouge, pendant lesquels un fou rire pouvait en entraîner un autre et où la vie reprenait tout son sens, la vie d'avant, la vie d'enfant, celle qui n'était pas dictée par la famille. Mais ces moments n'étaient que des moments, il finissait toujours par voir le rouge dans le verre se tarir, par renfiler son manteau, par rentrer chez lui.

Il avait déjà pensé à la mort, bien sûr, mais cette issue ne lui semblait pas en être une. Il la trouvait facile, presque factice, et puis il craignait de tomber sur un destin pire encore, alors il préférait se résigner. Embrasser l'échec et le sublimer par sa réussite. Il l'avait toujours fait, il ne comptait pas arrêter. Sa vie d'un rouge si flamboyant dans sa jeunesse deviendrait pourpre et finirait grise, tant pis, il s'était résigné.

Les semaines qui suivirent tous ces bousclements identitaires furent particulièrement calmes, sans doute l'avaient-elles toujours été. Mais un jour, un mardi, Jean prenait un café dans une brasserie, elle était magnifique, l'incarnation même de l'élégance à la Française. Il laissait son regard dériver d'un couple à l'autre et tout lui semblait tellement volatile. Alors qu'il commençait à se sentir extérieur au monde, un homme s'installa sur la chaise en face de la sienne. Interloqué, il le salua et l'interrogea. L'homme lui répondit qu'il était seul aussi et que rien n'était plus amusant que d'être seul à deux. Prudent et méthodique,

Jean détailla l'inconnu à la façon d'un expert en physiognomie. Il était brun, une barbe bien taillée, des yeux châtain, son visage était marqué par le temps et, pourtant, il était charmant. Jean s'amusait avec son esprit, il se dit qu'aucun de ses amis-parents ne pourrait divaguer comme il se prenait à le faire. L'inconnu finit par rompre le silence et lui montra le couple sur le côté, il fit des plaisanteries, puis d'autres. Les deux hommes, une question en entraînant une autre, finirent par discuter et dînèrent ensemble. Jean apprit que l'inconnu se nommait Paul, il était directeur artistique, il avait connu le succès, les étoiles, la vie lissée du monde artistique et Jean se reconnaissant beaucoup en son récit.

Les deux hommes parlèrent de tout jusqu'à la fermeture de la brasserie, le plus étonnant dans leurs rapports était que tous les codes étaient bousculés. Le respect qui existait normalement entre deux hommes de cet âge était rompu par des taquineries, ils n'agissaient pas comme ils le devaient, ils ne discutaient pas comme deux pères devant l'école, mais comme deux enfants, ignorant le temps. Mais leur âge n'était pas tout à fait occulté, il était marqué par la profondeur de leur conversation. Jean ne s'y était pas trompé, ils avaient une vie similaire et se retrouvaient beaucoup l'un en l'autre. Ils finirent par se dire adieu, devant la brasserie, se remerciant sincèrement de ce moment.

Malgré la satisfaction qu'éprouvait Jean, chaque pas qu'il faisait le ramenait à sa réalité, il se rapprochait de sa grotte et l'amertume commençait à le glacer. Il se sentait dans l'erreur, fatalement vaincu, mais il ne pouvait pas se l'expliquer. Il se dit que c'était inutile, qu'il n'avait pas besoin d'autant s'interroger, que cela n'avait aucune forme d'intérêt. Pourtant, il ne pouvait cesser de penser, son cerveau bouillonnait, les questions pleuvaient plus vite qu'il ne pouvait les considérer. Il vivait en dehors du cadre. Il le savait, mais Paul aussi le savait. Et puis, à cette simple pensée, tous les rebonds qu'opérait son esprit fusèrent dans une fabuleuse harmonie vers lui, vers la seule interaction nouvelle, vivante, vers le seul espoir qu'il avait entrevu depuis bien longtemps. Alors, dans un élan de vie désespéré et peu inquiet par les conséquences ou par les conventions, il fit demi-tour. Il doubla le pas et prit une rue au hasard, puis une seconde, alors même qu'il commençait à réaliser l'énormité de son entreprise, il prit une dernière rue, résigné. Mais il ne le resta pas longtemps, Paul, devant lui, marchait doucement. Il tenta de lui expliquer tout ce à quoi il venait de penser, la situation était risible. Il balbutiait comme un adolescent, mais avec le vocabulaire et le lyrisme d'un poète, les mots pleuvaient, son discours était décousu, rapide, inaudible, incompréhensible.

Il finit par être interrompu par Paul dans une étreinte sans doute inappropriée pour ses amis-parents, mais, fort heureusement, il n'avait pas d'enfants...